

THÉÂTRE

La femme silencieuse, comédie en quatre actes de Ben Johnson, adaptation de Marcel Achard, décors et costumes de Jean Victor-Hugo, musique de Georges Auric, théâtre de l'Atelier, 24 novembre. — *Robert et Marianne*, pièce en trois actes de M. Paul Géraldy, Comédie-Française, 23 novembre. — *Denise Marette*, trois actes de Jean-Jacques Bernard, théâtre des Jeunes Auteurs, 20 novembre.

Je ne me souviens pas d'avoir depuis longtemps passé une aussi bonne soirée au théâtre de l'Atelier. **La femme silencieuse**, de Ben Johnson, adaptée par Marcel Achard, fera venir du monde place Dancourt. Le jeune auteur a pris de l'échec de son *Malborough* une bien jolie revanche. Je l'ai connu dès son arrivée à Paris, dans un journal du soir auquel nous collaborions chacun de notre côté, et je dois avouer n'avoir eu alors, à aucun degré, la prescience des succès qui l'attendaient. Un jour, je dis même à Henri Béraud, qui était aussi des nôtres : « Tu as vraiment eu fort de ne pas laisser ce garçon à Lyon. Si j'avais un conseil à te donner, ce serait de réparer cette erreur en lui payant immédiatement son billet du retour », et Béraud n'était pas éloigné de reconnaître qu'en effet... Six ans ont passé et voilà le petit Achard à la mine d'enfant de chœur, devenu une personnalité parisienne, faisant des pièces sur commande, touchant des droits rue Henner, caricaturé dans les journaux. Ah ! elle n'a pas à se plaindre la génération d'après-guerre ! Ils ont de la chance, les gaillards ! Eux, du moins, auront connu la réussite à l'âge où elle fait vraiment plaisir.

Un vieillard, atteint de la phobie du bruit, se voit berné par son neveu, qu'il a manifesté l'intention de déshériter, et par les amis de ce dernier. Séduit par une femme dont le principal mérite est à ses yeux de parler si peu qu'on la peut croire quasi muette, il l'épouse. Elle le noie aussitôt sous un flot de paroles. Mais il n'a pas à regretter longtemps sa faute, puisque cette femme n'a en réalité de féminin que le costume, c'est un adolescent, ami du neveu, lequel se trouve être pour sa part amoureux d'une jeune personne fort belle, mais coquette, et maniérée en diable et qui exige de son galant qu'il lui fasse la cour selon les règles de l'afféterie à la mode. La satire des précieuses et des bravaches forme évidemment le sujet de cette farce dont la mésaventure du vieillard ennemi du bruit n'est que le très

arbitraire prétexte. Rappelons-nous également qu'au temps de Shakespeare et de Ben Johnson les rôles de femmes étaient tenus par des hommes, et nous nous expliquerons mieux l'invention singulière, mais fréquente dans tout le théâtre d'alors, de l'adolescent déguisé en femme. Du reste, il ne faut pas chercher la logique dans l'agencement de cette farce, que Marcel Achard a dû largement réduire, puisque sa représentation complète eût exigé deux soirées. L'humour et la fantaisie personnels de l'adaptateur n'ont fait qu'aggraver sans doute l'allure titubante de l'ouvrage. Mais le principal mérite d'Achard réside dans l'écriture à laquelle il a su donner un tour molièresque en évitant le défaut d'être littéraire et livresque. Il y a là un mélange de style et de spontanéité qu'on ne saurait trop goûter. Dans le rôle du vieillard, Dullin qui s'était fait un nez pointu comme une aiguille, a montré des ressources plus variées qu'à l'ordinaire. Il nous a beaucoup amusés. Le reste de la troupe s'est comportée très agréablement, costumée à ravir par Jean Victor-Hugo à qui l'on doit aussi les décors conçus dans un esprit Louis XIII — cubiste tout à fait spirituel. La musique de scène de Georges Auric complète et accentue le divertissement.

§

La pièce nouvelle de M. Paul Géraldy, **Robert et Marianne**, étudie un cas de désunion conjugale où les ménages bourgeois trouveront, agrandies et stylisées, mises à l'échelle artistique et sociale du premier théâtre de la République, leurs petites et grandes querelles intestines. M. Géraldy aurait pu en faire le drame de la femme moderne, tiraillée entre ses appétits d'indépendance et ses faiblesses naturelles, ses besoins contradictoires de protection et de liberté. Il a préféré écrire un drame d'amour sobre, d'une ligne toute classique, peut-être trop classique pour une œuvre moderne. La symétrie de la composition donne à *Robert et Marianne* un air compassé que ne corrige certes pas le soin visible — trop visible lui aussi — que l'auteur a mis à mouler ses phrases, à balancer ses répliques. Mais ce sont là des défauts très honorables et dont on voudrait avoir à se plaindre plus souvent.

Trois actes.

Premier acte. Chez Robert à la campagne. Robert est un céliba-